

NOS GRAVURES

LES NOUVEAUX MINISTRES EN FRANCE

M. DUFAURE

Le ministre de la justice est trop connu pour qu'il soit nécessaire de donner à nouveau des détails sur sa vie parlementaire. Rappelons seulement que cet illustre homme d'Etat a été tour à tour ministre des travaux publics en 1839, ministre de l'intérieur en 1848 et en 1849; ministre de la justice du 19 février 1871 au 19 mai 1873; puis, de nouveau, garde des sceaux en 1875 et 1876. Enfin, le même ministère est de nouveau occupé par M. Dufaure, après la présidence du Conseil, dans le cabinet du 13 décembre 1877.

M. WADDINGTON

Le ministre des affaires étrangères devait d'abord reprendre le portefeuille de l'instruction publique, si M. Dufaure n'avait absolument tenu à ce que l'hon. M. Bardoux fit partie de la combinaison. C'est donc sans préparation que M. Waddington a été mis à la tête du département des affaires étrangères, qui, avec la guerre d'Orient et l'éventualité de l'élection d'un nouveau pape, présente en ce moment une importance particulière. Le nouveau ministre est d'origine anglaise, et il a reçu une éducation tout à fait britannique. Né en 1826, il s'occupa d'études de numismatique et d'épigraphie qui l'obligèrent à plusieurs voyages en Asie Mineure, en Allemagne et en Angleterre, ce qui lui valut plus tard d'être nommé membre de l'Institut. Grand propriétaire dans l'Aisne, il se présenta en 1865 à la députation, mais il n'y parvint qu'en 1871. Il siégea d'abord au centre droit, mais se rallia bientôt à la politique de M. Thiers. Appelé au ministère de l'instruction publique, en remplacement de M. Jules Simon, le 19 mai 1873, il se retira le 24 mai, à la chute de M. Thiers; il revint siéger au centre gauche. En 1876, il fut nommé sénateur par le département de l'Aisne, et rentra peu après au ministère de l'instruction publique, dont il garda le portefeuille, dans le cabinet Jules Simon, jusqu'au 17 mai 1877.

M. DE MARCÈRE

Le ministre de l'intérieur, est né en 1828, à Domfront. Après avoir fait son droit à Caen, il fut attaché, en 1850, au ministère de la justice. Nommé successivement substitut à Soissons et à Arras, procureur impérial à Saint-Pol, président du tribunal d'Avesnes et conseiller à la cour de Douai, il occupait cette dernière position en 1870.

Aux élections de 1871, M. de Marcère fut envoyé à l'Assemblée par le Nord. Il siégea au centre gauche dont il fut nommé peu après vice-président. En février 1876, la circonscription d'Avesnes lui redonna une importante majorité. Le mois suivant, il entra au ministère de l'intérieur, dont M. Ricard était le titulaire, comme sous-secrétaire d'Etat. A la mort de M. Ricard, il lui succéda dans ce poste, qu'il ne quitta qu'en décembre, lors de la formation du cabinet Jules Simon. M. de Marcère était, avant sa rentrée au ministère de l'intérieur, président du centre gauche à la Chambre.

M. LÉON SAY

Le nouveau ministre des finances a déjà occupé ce poste plusieurs fois. Né en 1826, il s'occupa de bonne heure d'économie politique et entra à la rédaction du *Journal des Débats*, dont il devint bientôt l'un des propriétaires en épousant la fille du directeur, Edouard Bertin. En 1869, il se présenta aux électeurs de la 3e circonscription de Seine-et-Oise, mais se retira au second tour de scrutin, devant M. Lefebvre-Pontalis. Elu le 8 février 1873 par les départements de Seine-et-Oise et de la Seine, il opta pour ce dernier. Il fut nommé par M. Thiers préfet de la Seine, en remplacement de M. Jules Ferry, et sut apporter dans les différents services d'importantes améliorations. En décembre 1872, il fut appelé au ministère des finances, où il resta jusqu'au 24 mai; il y rentra le 10 mars 1875. Il fut élu sénateur dans Seine-

et-Oise, et resta ministre dans les cabinets Dufaure et Jules Simon; il suivit ce dernier dans sa retraite, le 17 mai 1877. C'est donc la troisième fois que M. Léon Say occupe le ministère des finances.

M. LE GÉNÉRAL BOREL

Le ministre de la guerre appartient à cette pléiade d'officiers distingués qui se sont formés au commandement et à l'administration par un long séjour en Algérie. M. Borel a été, presque sans interruption, aide-de-camp du maréchal MacMahon depuis 1854. Il l'accompagna dans les campagnes de Crimée, de Kabylie et d'Italie. En 1867, on le nomma chef d'état-major des gardes nationales de la Seine; mais il ne tarda pas à retourner auprès du gouverneur de l'Algérie. Laissé bien à regret par le maréchal à Alger, il ne prit pas part à la campagne du Rhin.

A l'armée de la Loire, M. le général Borel occupa les fonctions de chef d'état-major général. C'est lui qui, de concert avec le général d'Aurelle de Paladines, prépara le plan de la bataille de Coulmiers et assura le succès de cette journée mémorable. Dès le début de la Commune, le maréchal de MacMahon le prit comme chef d'état-major général de l'armée de Paris, et il occupa ce poste jusqu'au 1er juin 1873. A cette date, il fut nommé chef du cabinet du général du Barail. Il coopéra à ce moment à l'élaboration de l'importante loi du 24 juillet 1873, qui fixa l'organisation de l'armée.

A la retraite du ministère du Barail, M. le général Borel, voulant s'exercer au commandement des troupes, fut mis à la tête de la 12e division d'infanterie. Il ne resta à Reims qu'une année; à la mort du général Saget, le gouverneur de Paris le demanda pour chef de l'état-major général. C'est ce poste qu'il quitta pour celui de ministre de la guerre, et, comme on vient de le voir, nul n'était mieux préparé que lui à cette position élevée.

M. le général Borel est né à Faujeaux (Aude), le 3 avril 1819. Il n'est pas membre du Parlement.

M. LE VICE-AMIRAL POTHUAU

L'ancien ministre de la marine et des colonies sous M. Thiers était naturellement désigné pour faire partie d'un cabinet centre gauche. M. le vice-amiral Pothuau a en effet pris une part active à toutes les délibérations politiques de l'Assemblée nationale et du Sénat. Comme marin, il jouit d'une grande notoriété, et le commandement de l'escadre de la Méditerranée lui était réservé en 1878. Pendant le siège de Paris, l'amiral Pothuau exerça le commandement des forts du Sud, et personne n'a oublié les services rendus par ses marins.

M. le vice-amiral Pothuau est né à la Martinique, le 30 octobre 1815. Il a été élu sénateur inamovible.

M. BARDOUX

Le ministre de l'instruction publique et des cultes est un des hommes politiques les plus universellement estimés de notre époque. Avocat, président du conseil général du Puy-de-Dôme, député de son département, sous-secrétaire d'Etat de la justice pendant le second ministère Dufaure, M. Bardoux s'est toujours distingué par l'élévation de son caractère, la modération de ses idées et la sûreté de ses relations. Rapporteur du budget de l'instruction publique et des cultes, il s'est tiré de ces fonctions délicates avec une rare distinction. Il était donc tout indiqué pour succéder M. Dufaure dans la tâche d'apaisement et de conciliation que le président du conseil vient d'entreprendre.

La nomination de M. Bardoux ne pourra qu'être très-favorablement accueillie par l'Université, qui sera assurée de la continuation des réformes projetées par M. Waddington.

M. Bardoux est né à Clermont, le 15 janvier 1830.

M. DE FREYCINET

Le nouveau ministre des travaux publics est un ingénieur des mines des plus distingués. Né à Foix, le 17 novembre 1828, M. de Freycinet appartient cependant au département de Tarn-et-Garonne, qui le

nomma conseiller général en 1864. Au 4 septembre, il fut nommé préfet de ce département; il n'y resta que peu de temps et vint à Tours se mettre à la tête de l'administration de la guerre. Il a joué un rôle important sous le Gouvernement de la défense nationale, avec le titre de délégué à la guerre.

Au Sénat, M. de Freycinet s'est signalé comme rapporteur de la loi sur l'administration de l'armée. Il obtint de la Chambre haute la sanction de la subordination de l'intendance au commandement et l'autonomie du service de santé.

M. TEISSERENC DE BORD

Le ministre de l'agriculture et du commerce, né à Châteauroux en 1814, est un ancien élève de l'Ecole polytechnique d'où il sortit en 1835 pour entrer dans l'administration des tabacs, qu'il quitta bientôt pour prendre part aux travaux d'organisation des chemins de fer. Il fut ensuite chargé de plusieurs missions importantes en Angleterre, en Allemagne et en Belgique. En 1852, il fut nommé administrateur du chemin de fer de Lyon.

Il était entré dans la vie politique dès l'année 1846 en venant représenter à l'Assemblée le département de l'Hérault, mais il y renonça bientôt pour se livrer tout entier à ses travaux administratifs. En 1871, il fut élu par le département de la Haute-Vienne et fut appelé par M. Thiers au ministère du commerce, où il resta jusqu'au 24 mai 1873.

En 1876, la Haute-Vienne nomma M. Teisserenc de Bord sénateur. Il fut nommé ministre de l'agriculture et du commerce en mars 1876 et garda ce portefeuille jusqu'en mai 1877.

Le général Borel et M. Bardoux sont donc les seuls ministres du 13 décembre qui occupent pour la première fois les fonctions ministérielles.

LE SAINT-PÈRE

L'univers catholique a les yeux tournés vers le saint vieillard qui, depuis quelques semaines, a suspendu, avec ses promenades hygiéniques dans les jardins du Vatican, ses audiences aux nombreux pèlerins qui venaient de toutes les contrées du monde lui apporter des témoignages de foi et de vénération. Nous avons montré le pape Pie IX dans l'une de ces réceptions solennelles, et naguère une de nos gravures représentait le vénérable malade donnant sa bénédiction aux pèlerins de Carcassonne. Il nous semble donc intéressant de montrer aujourd'hui le Saint-Père dans les jardins du Vatican, où il se faisait régulièrement transporter pendant les derniers beaux jours, dans son fauteuil portatif, et où, à l'ombre d'un saule, il conversait avec ses familiers, avec cet esprit, cet enjouement et cette bonté qui sont le fond de son caractère.

Nous présentons encore Pie IX dans sa chambre sur la couche où ses cruelles infirmités l'ont retenu durant ces dernières semaines.

Notre gravure est faite d'après une photographie exécutée il y a quelques années; il paraîtrait, d'après la chronique, que les rideaux qui gênaient le vénérable malade ont été supprimés. Nous n'avons cependant pas osé nous permettre de rien changer à la vérité photographique avant de plus sûres informations, imitant en cela M. Francis Wey, dans son volume de *Rome*, publié par la maison Hachette, où le dessin de cette chambre est fait avec le même ornement.

Le lit est un simple lit de fer, comme les lits de dortoirs de nos lycéens; pour prendre ses repas, Pie IX se fait apporter près de sa couche une petite table carrée qui lui sert aussi à donner quelques signatures. Le fond de la pièce est tendu en soie damassée rouge ornée des armoiries du Saint-Père entrelacées.

SOUVENIRS DU JOUR DE L'AN 1878

Nous publions, cette semaine, une combinaison de dessins représentant les scènes qui feront du premier janvier 1878 le jour de l'an le plus remarquable dans les annales du Canada. Pour cette raison, notre

—M. Maxime de Saint-Ebre.—
Par un mouvement brusque, elle se leva et marcha vers la fenêtre.

Ce nom venait de faire éclater comme une volée de cloches dans son cerveau.

Ce nom réuni à celui de Paula !... Ce n'était pas la première fois qu'avec des frissons glacés, elle les avait rapprochés elle-même.

Il lui semblait avoir compris que Paula n'y aurait mis nul obstacle, et, quant au commandant de dragons, l'inégalité de son humeur, son parti pris d'éloignement, ne disaient-ils pas la lutte que sa raison avait, sans doute, entreprise contre son cœur ?

Tout cela, qu'elle s'efforçait d'oublier d'ordinaire, lui revint à l'esprit avec une lucidité si poignante que la sueur perla subitement à son front.

D'un geste vif, elle ouvrit la fenêtre. Par cette soirée de neige, où la bise soufflait glaciale, elle prit un âpre plaisir à exposer sa tête brillante aux dangereuses caresses du vent des montagnes.

—Miséricorde !... quel froid ! s'écria l'aumônier en ramenant frileusement sa soutane sur ses jambes grelottantes; que vous arrive-t-il donc, ma bonne petite ?

—J'étouffais ! balbutia la jeune fille.

—Oh ! la jeunesse ! Fermez-moi bien vite cette fenêtre, entendez-vous, imprudente que vous êtes ?

Elle obéit lentement, lentement, tandis qu'il reprenait avec bonhomie :

—Que vous disais-je donc ?... ah ! oui... que M. Maxime de Saint-Ebre a probablement trouvé peu sage d'unir ses trente-huit ans aux dix-neuf de Paula, et je le déplore. Quant à vous, Etienne, je n'accepte pas votre réponse de ce soir comme définitive. Vous réfléchirez devant le Seigneur. Lui seul est la lumière.

XIX

Elle n'avait point quitté la fenêtre refermée, appuyant son front aux vitres où suintait une buée brillante sous la double action du froid extérieur et de la joyeuse flamme intérieure.

Un aboiement sonore la fit tressaillir. Bré-bion s'était enrichi d'un énorme chien de garde depuis que la fortune y avait élu domicile.

C'était Mariette qui l'avait demandé.

Dan ! quoiqu'Etienne n'eût pas encore parlé, Mariette espérait bien être toujours propriétaire et rentière !

—Qui vient si tard ? demanda l'abbé Joumel.

Etienne venait chercher à voir dans la nuit. Deux ombres passèrent sur la terrasse : Thibaut précédant un visiteur; on reconnaissait le premier à son inévitable lanterne; rien ne faisait distinguer le second.

—Si c'était Aubin ! dit encore l'abbé. Il n'y a qu'Aubin qui se hasarderait à monter les rochers à pareille heure.

Neuf heures sonnaient, en effet, dans les ruines, c'était le moment du sommeil.

On entendit les sabots de Thibaut dans le corridor.

La porte s'ouvrit. Sa lanterne parut la première, puis sa massive personne.

—Monsieur l'aumônier, dit-il de sa grosse voix, voilà un monsieur qui vient sensément vous rendre visite à cette heure de nuit.

C'était là une des façons d'annoncer du rustique Thibaut.

Ceci dit, il fit en arrière le pas qu'il avait fait en avant, démasquant la taille haute et sévère du visiteur.

—Monsieur Maxime, soyez le bienvenu ! dit cordialement l'aumônier.

Etienne se pencha vers le feu pour y jeter une souche. La souche ne tomba pas, cependant. Une demi-minute, sa main tremblante la soutint au-dessus de la flamme avant de l'y coucher.

Quand elle se releva pour répondre au salut de Maxime, on pouvait supposer que la chaleur du foyer avait seule répandu son ardente rougeur sur des joues ordinairement pâles.

Maxime regardait autour de lui avec une sorte d'avidité, embrassant tous les détails de cette scène d'intérieur si simple. Un vieillard aux blancs cheveux, une jeune fille inclinée, sur lesquels une claire lueur de sarments embrasés jetait un reflet souriant.

La chambre de l'abbé n'avait, d'ailleurs, d'autres meubles que son lit d'anachorète, une commode de noyer, un fauteuil de damas-laine et trois chaises d'osier brodées de laines multicolores par les doigts habiles d'Etienne.

C'était ce que le saint prêtre appelait son *luxu*. Ah ! si la dévote marquise l'avait vu !

Toutes ces choses si modestes riaient à l'œil, sans toutefois suffisamment expliquer l'évident plaisir que Maxime semblait prendre à les voir.

Si l'abbé Joumel avait tout d'abord soupçonné que le visiteur devait avoir quelque communication à lui faire, en montant si tard à Bré-bion, il lui fallut bientôt reconnaître qu'il n'en était rien.

Maxime dit avec infiniment de naturel qu'il éprouvait un grand désir de venir à Salins, qu'il y avait résisté pour des motifs importants; mais qu'enfin il s'était laissé entraîner ce jour-là avec d'autant plus de facilité que le régiment de dragons allait quitter Poligny.

Cette explication valut au commandant un remerciement amical de l'aumônier.

—Ne pas vouloir partir sans nous serrer la main, c'est une bonne pensée, monsieur; je vous en sais un gré sincère. Mais, dites-moi, ce départ de Poligny est donc tout à fait, tout à fait prochain ?

Il n'y avait pas à s'y méprendre. L'aumônier ne pouvait attribuer qu'à un très-prompt éloignement du pays l'heure peu habituelle de cet adieu.

(La suite au prochain numéro.)